

# Cet homme assis, une poule sur les genoux

Par Camille Bouchard

Il y a une maison sous un érable gigantesque, une grange... et du vert partout: champ de maïs d'un côté, du foin de l'autre, des patates ou des betteraves – fouillez-moi! –, du maïs encore, du foin...

C'est épeurant. Je me sens perdue. Je suis au Centre-du-Québec, mais j'ai l'impression d'être Lara Croft dans la savane. Il faut dire que, de toute ma vie, je ne suis pratiquement jamais sortie de Montréal. Je suis une fille de la ville, que voulez-vous!

Je présume donc que l'écrivaine que ma patronne m'envoie rencontrer préfère trouver l'inspiration à la campagne plutôt que dans un café du Plateau. En tout cas, cela doit lui réussir, puisque, paraît-il, ses romans ont beaucoup de succès chez les enfants.

J'engage l'auto dans une allée de gravier. Le crachotement des cailloux fait apparaître un homme à la porte de la grange. Il tient une poule blanche dans la saignée de son bras gauche. Il la caresse avec la main. Une douzaine de poules supplémentaires, de toutes les couleurs, surgissent à ses pieds et s'éparpillent sur le terrain.

Je descends de voiture. Je lance de ma voix la plus enthousiaste:

— Bonjour!

L'homme grimace. Pas très avenant. Je poursuis sans trop savoir quoi dire:

— Il y a beaucoup de champs, par ici.

Il répond d'un ton aigre:

— C'est pour ça que ça s'appelle la campagne.

Et c'est pour ça aussi que je suis assaillie par une nuée de moustiques. Sales bêtes! Pendant que je balaie l'air devant mon visage, je reprends:

— Je suis Delphine Cousineau. J'ai rendez-vous avec l'autrice Camille Bouchard.

Il fronce des sourcils et me fixe avec des yeux petits, réduits encore plus par des verres de myope.

— Vous me faites une blague? demande-t-il, sincèrement étonné.

J'hésite un peu. C'est qui, ce gars-là? Le père de l'autrice? Son garde du corps? Je réponds:

— J'ai échangé des courriels avec madame Bouchard. Elle m'attend ce matin.

— Et vous venez pour l'entrevue?

Je soupire de soulagement. Je réplique:

— Oui, c'est bien ça. Pour le magazine *Pipole & Cie*. J'espère que je ne me suis pas trompée de journée.

L'homme m'observe avec un regard que je n'arrive pas à définir. Ses yeux sont humides comme s'il se réveillait à peine... ou qu'il venait de boire une petite lampée d'alcool vite fait, dans sa grange. La poule aussi se mêle de me dévisager avec un œil rond et inquisiteur!

— Le rendez-vous, c'est bien aujourd'hui, confirme l'homme après un instant qui me paraît infini. Vous êtes attendue.

— Ouf! Vous me soulagez. Elle est ici, Camille?

— C'est moi, Camille. Suivez-moi. Il y a un patio de l'autre côté de la maison. On sera mieux pour discuter.

Je n'arrête pas de m'excuser pendant qu'on contourne la propriété pour rejoindre une terrasse de bois surmontée d'un toit en tôle.

— Je suis tellement désolée. J'étais certaine que vous étiez une femme. Pas à cause que vous ressemblez à... Je veux dire... C'est votre prénom, aussi. Je...

Il m'interrompt en agitant une main agacée:

— Ça va, ça m'arrive tout le temps. Ce n'est pas comme s'il fallait avoir honte d'être une femme.

Je continue à répéter « tellement désolée » malgré moi. Je me sens nulle. J'aurais dû me renseigner un peu avant d'accepter l'offre de la patronne. Mais bon, l'auto louée par le magazine me permettait de faire un détour par Drummondville où une amie a récemment déménagé. Et puis, comme je l'ai déjà mentionné, je ne sors pas souvent de Montréal, alors...

Je prends place sur une chaise en métal inconfortable à côté d'une petite table. Tout autour, ce sont les champs infinis. Et verts. Non mais, c'est fou: je n'ai jamais vu autant de végétation de ma vie. En plus, pour délimiter les champs et la propriété, il y a des arbres gigantesques qui montent la garde. Et c'est sans parler d'un jardin foisonnant en plein milieu de la pelouse. À lui seul, ce potager est bien aussi vaste que la cour de mon immeuble à Montréal.

L'autrice... je veux dire *l'auteur* s'assoit en face de moi, sa poule posée délicatement sur les genoux. Pourquoi est-ce qu'il n'envoie pas ce fichu volatile valdinguer avec les autres, ceux qu'on voit courir partout sur le terrain? C'est son animal de compagnie ou quoi? Il y a pourtant déjà deux chats qui se frottent les joues et les flancs sur mes mollets. Ça m'énerve.

De plus, ça s'agite autour de nous pas à peu près. Des mangeoires d'oiseaux placées ici et là déchaînent des battements d'ailes à hue et à dia. Il y a des piailllements et des sifflements; on entend même des bourdonnements, parce que trois ou quatre colibris se poursuivent sans arrêt près de nos oreilles.

Comment peut-on parvenir à se concentrer et à écrire avec autant de bruit et de mouvements autour de soi? Et je ne parle pas des moustiques autour de ma tête. À quoi ils servent, les oiseaux, ici?

— Bien, souffle l'auteur en soulevant ses lunettes et en frottant la racine de son nez avec le pouce et l'index. On commence par quoi?

J'aurais bien voulu qu'il m'offre un café.

Tout en m'emparant de ma tablette pour démarrer mon application d'enregistrement, je réplique:

— Par vous présenter un peu. Êtes-vous marié? Avez-vous des enfants?

— Je ne parle pas de ma vie privée. Seulement de mes romans... et de mes sources d'inspiration.

— Ah? Euh... on ne m'avait pas avisée de...

Je me reprends:

— Parlons de ce que vous voulez, alors!

L'auteur se remet à caresser la poule contre lui. Il répond:

— Mes premiers romans sont axés sur mes périples en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie, en... partout.

Puis il enchaîne. Il m'abreuve dans le désordre de péripéties dans la chaleur des déserts, de déluges dans la jungle tropicale, de fauves, de serpents, de bibittes grosses comme le poing, puis affirme qu'il a vécu dix ans sans maison à parcourir les routes de l'Amérique à bord d'un motorisé avant de se retrouver dans cette ferme pour vivre au milieu des animaux... C'est d'un ennui!

Moi qui espérais passer la matinée en compagnie d'une femme rieuse et sympathique, qui me parlerait de prix littéraires et de galas, me voilà servie! Même lorsque l'auteur a mentionné avoir effectué de la recherche une fois en Éthiopie, j'ai essayé de lui passer un message subtil.

— Oh, le pays du café! Vous avez dû vous régaler.

Il ne m'a même pas regardée. Il a continué à raconter ses aventures en lissant les plumes de la poule maintenant endormie sur ses genoux.

Dans la vastitude verte qui nous entoure, les autres volailles caquettent en picorant la pelouse. Les chats ont fini par s'endormir, l'un sous la table, le second sur mon pied.

Je joue des épaules contre mon dossier comme s'il était possible de trouver une position commode sur cette chaise inconfortable. Ah! Et puis, ces fichus moustiques! Je me rends compte que je ne pose plus de questions, je suis en train de me désintéresser de mon sujet. Je dois réorienter l'entrevue.

Au risque de m'attirer les foudres du bonhomme, je l'interromps entre deux phrases pour demander:

— Je ne vous ai pas encore lu – désolée, hihi! Je vais me rattraper, promis–, mais je sais que vous écrivez principalement pour la jeunesse. Alors, tout ce mal que vous vous donnez... je veux dire, les voyages, la recherche, tout ça... Pour les adultes, je peux comprendre, mais pour les enfants ou même pour les ados? C'est se donner beaucoup de mal, non?

Il ne répond rien. Il ne bouge plus. Il reste là penché sur sa poule devenue aussi immobile que lui. Je me racle la gorge, prête à répéter ma question quand, tout à coup, il lève enfin les yeux vers moi.

Aussi incroyable que ça puisse paraître, je me rends compte que je l'ai fait pleurer. C'est comme je vous dis. Et il n'a qu'une main aux doigts sales pour éponger ses paupières.

— C'est fini, dit-il.

— Oh.

J'ai dû l'insulter d'aplomb. Je m'empresse d'appuyer sur le bouton de mon application pour mettre fin à l'entrevue. L'homme ajoute:

— Béatrice.

— Non, je suis Delphine.

Il serre la poule contre sa poitrine en sanglotant.

— C'est fini. Elle est morte.

J'ai l'air un peu bête. Sa poule est morte et c'est pour ça qu'il pleure?

Il se lève tout en continuant à caresser les plumes de son animal. Il dit:

— Béatrice était malade depuis quelques jours. C'est la plus... je veux dire *c'était* la plus âgée de mon poulailler. Je savais que ça tirait à sa fin. Je... Excusez-moi.

Il descend du patio. Je me lève à mon tour et l'orgie de vert qui nous entoure m'étourdit un peu. Il faut dire que les oiseaux qui volent en tous sens y contribuent... sans parler des deux chats revenus s'attaquer à mes mollets. Bon Dieu, que j'aimerais boire un café!

C'est ce qui manque finalement à cette foutue campagne au Centre-du-Québec: des restos-cafés, voilà! Et des centres d'achats; et des librairies, tiens, puisqu'on y trouve de foutus écrivains; et des boutiques; et des fresques et... De la vie, quoi!

— Un jour, mademoiselle Cousineau, dit soudain l'auteur en s'arrêtant de marcher et en se tournant vers moi, un jour, dans une classe de troisième année, un petit garçon de neuf ans m'a demandé: « Comment tu fais pour mettre des images dans ma tête? »

Je pourrais trouver ça charmant, mais je n'en ai plus envie. J'ai juste hâte de m'éloigner des moustiques et des poules mortes. Mais avant que j'aie le temps de me demander si la politesse exige tout de même que je lui offre de noter cette citation, il précise:

— C'est pour ça, voyez-vous, que les auteurs jeunesse se donnent tant de mal pour la recherche et l'écriture: pour mettre des images dans la tête des enfants.